

Histoire du Costume

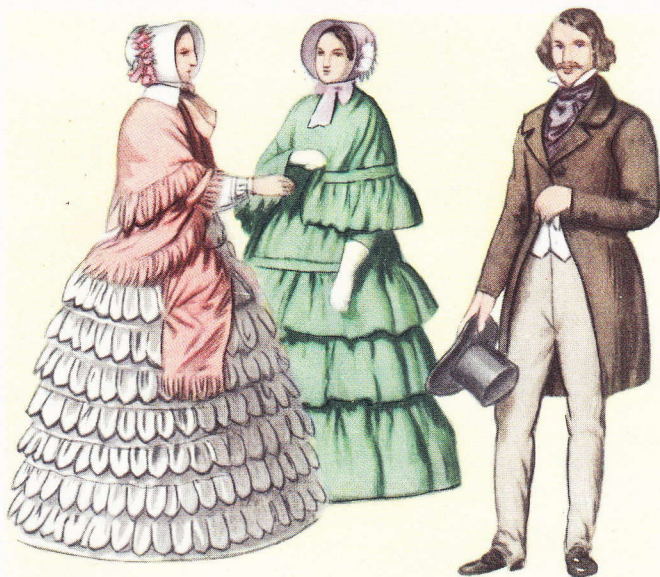
LE XIX^e SIÈCLE

DOCUMENTAIRE N. 629



Le premier et le troisième personnage présentent toutes les particularités des vêtements de sortie des dames de la bourgeoisie pendant la période comprise entre 1840 et 1845. Vous remarquerez les petits chapeaux en étoffe, montés sur des armatures rigides et décorés de fleurs. Ces robes, toutes deux printanières, sont complétées, l'une par une mantille de dentelle avec des basques en volants, et l'autre par une écharpe. Le personnage au centre porte une robe d'intérieur ou, pour mieux dire, de jardin, comme l'attestent les demi-gants et le parapluie.

Nous sommes en 1850 et l'atmosphère est influencée par le Romantisme, qui s'exprime non seulement par les pâles visages aux traits langoureux des femmes, dans le regard ardent des hommes aux barbes de conspirateurs, mais aussi dans les



La robe de gauche est un exemple de crinoline à volants superposés et découpés en forme de feuille qui commencent à être portés vers la moitié du siècle (1848). Les volants que les dames ont portés en un premier temps comme ornement de leur robe de bal devaient, par la suite, devenir des ornements communs pour rehausser toutes sortes de robes. La dame au centre porte une robe sobre à crinoline de dimensions modestes, avec trois volants seulement. Le costume pour homme demeure presque inchangé avec des pantalons à sous-pieds, une longue veste et une cravate-plastron.

intérieurs grâce à mille détails: les fleurs en cire sous cloche de verre, l'album en peluche contenant les photographies de famille, les meubles surchargés de bibelots, les murs où abondent les tableaux, les portraits, les miniatures et les miroirs. Ces salons du XIX^e siècle ont une grande part dans la vie de cette époque: ils sont nés pour répondre à des conceptions mondaines ou littéraires, pour devenir ensuite des lieux de rendez-vous de patriotes, les foyers d'idées libérales qui font pressentir des événements politiques nouveaux. Les salons des Précieuses et ceux des Femmes savantes ont laissé la place aux ateliers de peintre, aux cercles et aux cafés où se réunissent hommes de lettres et artistes. Le Napolitain et le Tortoni sont les lieux de rendez-vous des beaux-esprits.

Observons maintenant, dans ce climat ardent du Romantisme, l'évolution du costume; les hommes n'apportent pas de grandes modifications à leur tenue: on continue à porter le chapeau haut de forme, la veste en queue de pie, et les teintes austères et sombres sont les plus demandées.

La seule coquetterie chez les hommes se signale par le gilet différent de l'habit: il est blanc, écossais ou damassé, à simple ou double rangée de boutons, et il représente un peu le goût et les tendances de chacun. Le jeune homme le portera de teinte vive, souvent brodé de violettes, patient travail de broderie de sa future épouse; l'homme d'âge mûr préférera, par contre, les teintes mortes ou les tissus écossais. Qu'on se souvienne du fameux gilet porté par Théophile Gautier à la représentation d'Hernani! Quant aux chaussures, les bottes sont complètement tombées en désuétude, et on ne les porte plus que pour monter à cheval; la chaussure, haute ou basse, est toujours recouverte par les pantalons.

La tenue de soirée est obligatoirement noire. L'introduction de l'habit, que l'on doit à Lord Brummel, remonte à cette époque.



Le costume du premier personnage est fort élégant dans sa simplicité: les manches « gigot » ont fait place à des manches plus simples attachées aux épaules et toujours ornées dans leur partie inférieure de volants et de dentelles. Le personnage de droite porte une robe ornée d'une broderie anglaise sur les bords de la veste et dans la partie centrale de la jupe, très ample. Tous les motifs de la mode féminine se retrouvent aussi dans les robes des fillettes, exception faite pour les jupes plus courtes, d'où dépassent des pantalons longs rehaussés de volants.



La robe rouge, à gauche, tenue d'intérieur élégante, accompagnée par une courte veste floue, est entièrement rehaussée de passementerie de la même teinte. La coiffure, avec les cheveux partagés au milieu en bandeaux lisses retenus par deux rubans qui retombent sur les épaules, est très originale. Le petit chapeau de la dame en gris avec ses larges rubans de moire flottants est très gracieux. Les manches « pagode » laissent apparaître des sous-manches en batiste gonflées et retenues aux poignets.

En été, dans les stations à la mode, il est de bon ton de porter du blanc et le panama éclatant et léger remplace le haut de forme sombre et rigide. Vers la fin du siècle, mode nouvelle pour la France (d'importation anglaise) pour le tennis, l'automobilisme et le cyclisme; on commence à porter les tenues sportives. Au XIXe siècle, toujours vers la fin du siècle, les sports les plus pratiqués demeurent le patinage et l'alpinisme. Les hommes portent, en cette occasion, les knickerbockers, avec de grosses chaussettes et de lourdes chaussures. L'escrime, toujours pratiquée depuis des temps immémoriaux dans tous les pays d'Europe, n'exige pas de tenue spéciale.



Voici un précepteur avec sa jeune élève pendant une leçon en plein air. L'enfant assise sur le petit banc porte une jupe à volants très délicate, retenue à la chemisette blanche par des bretelles en ruban. Sa petite amie qui est venue la voir porte une tenue plus raffinée, où les volants sont ornés de petits noeuds de couleur contrastante; les gants et le chapeau « à la Pamela », avec sa guirlande de fleurs et son long ruban, complètent cette tenue. Les pantalons de l'homme, suivant la mode de 1855, se sont resserrés et raccourcis et n'ont plus de sous-pied. La cravate, au lieu d'affecter la forme du pastron, est devenue un gros noeud papillon.

En ce qui concerne la mode pour les dames, nous entrons, avec la seconde moitié du XIXe siècle, dans une période fort riche de formes nouvelles et nous assistons à une véritable révolution dans l'art du costume.

La robe à crinoline est encore fort à la mode entre 1850 et 1860. A cette époque, les jupes prennent des proportions énormes: dix mètres au bas de la jupe, qui est soutenue par des armatures rigides et très lourdes. L'encombrement de ces jupes est tel que l'invention du support à cerceaux d'acier, en remplacement du jupon de crin, a été appréciée par la gent féminine comme la plus grande invention de la mode. Une cage à 24 cerceaux coûtait 15 francs, somme très importante même pour les dames de la petite bourgeoisie, et la cage « diamant » qui ne pesait guère plus de 200 grammes (donc fort légère) était hors de prix, comme la crinoline magique, qui pouvait se rétrécir ou se détendre à volonté.

Cette mode est fort coûteuse: en dehors de la quantité considérable de tissu qu'elle exige, il s'y ajoute en plus des volants. Les dames devenaient aussi de plus en plus raffinées dans leurs goûts.



La robe couleur feuille morte de la dame à la petite ombrelle est un ancêtre de notre « tailleur »; même s'il ne porte pas la marque de la coquetterie de l'époque, c'est un ensemble fort sobre et fort élégant. L'autre personnage féminin porte une simple robe d'intérieur agrémentée de grosses franges de soie qui soulignent la grâce du buste. Au centre, un gentilhomme de 1859 qui porte le costume masculin traditionnel. Les favoris ne sont plus l'expression d'une opinion politique comme c'était le cas quelques années auparavant, mais constituent uniquement un raffinement à la mode. Remarquez par contre les pantalons en forme de cloche et les guêtres, qui ont remplacé les pantalons à sous-pied.

Si, pour les robes de promenade, elles se contentaient de percale fleurie, de finette, de mousseline blanche, elles n'emploient plus, pour les robes habillées, que de la soie ou, en hiver, de la laine de provenance anglaise. Pour les robes du soir, l'inspiration des couturiers et de leurs clientes versatiles se donne libre cours, plus fertile que jamais: des brocarts d'or et d'argent fleuris de différentes teintes, des étoffes lourdes aux effets précieux, ou bien des étoffes légères comme un souffle, qui confèrent aux femmes l'aspect de nuages délicats, sont fort à la mode. Des volants, des drapés, des plissages, des applications de dentelle et de tissus divers exigeaient pour ces robes un travail énorme, sans parler du prix des étoffes. Heureusement on en est à l'époque de la machine à coudre, qui facilitera la tâche des couturiers.

La crinoline, devenue en quelque sorte le symbole de la mode féminine au XIXe siècle, est le point de mire de critiques et de caricatures impitoyables. Dans tous les journaux on publie des images comiques qui raillent les inconvénients causés par ces jupes encombrantes: les dames ne passent pas par les portes, elles ont des difficultés pour s'asseoir, se salis-

sent dans la boue des rues. Les bibelots précieux posés sur les meubles risquent d'être balayés à chaque mouvement de ces aimables dames. Nous ne parlerons pas des dangers d'incendie qui sont monnaie courante avec les moyens d'éclairage de l'époque. La ligne du corps féminin, conséquence de cette mode, est complètement altérée et toute considération esthétique mise à part, le moindre mouvement est rendu fort difficile.

Avec les jupes gonflées, le manteau devient embarrassant, et voici que la mode est à présent aux petites vestes et encore plus aux châles très amples et rehaussés de franges. Des garnitures de fourrure ou, selon la saison, de broderies et de dentelle, sont également employées à cette fin. Les manches ne sont plus en forme de gigot, mais resserrées aux épaules, pour s'évaser en cloche du coude au poignet (forme « pagode »). Pour couvrir l'avant-bras, on crée des dessous de manches qui, par la suite, se gonfleront grâce à la rigidité obtenue par un savant empesage. Puis l'amidon ne suffisant plus, on replace par-dessus de légères armatures en acier. La mode des volants s'étend également aux manches.

En 1860, étant donné la difficulté toujours croissante causée



Nous sommes en 1870; la mode subit alors un changement radical: les encombrantes crinolines ayant été supprimées, les robes épousent de plus près la silhouette de celles qui les portent, mais elles compensent l'ampleur perdue par une véritable débauche de garnitures. La robe à gauche révèle une dame de haute condition sociale qui part se promener. Le survêtement de satin rose avec des rubans bleus a un mouvement capricieux dont l'élégance est indiscutable. La robe blanche, fort riche, répète le motif des rubans croisés retenus par des rosettes dorées. Le chapeau, suivant une mode à présent affirmée, s'accorde, par sa couleur et sa forme, avec l'élégance évidente de l'ensemble. La dame de droite présente une robe à la ligne plus simple: le « pouf » retenu par un large ruban est important, et c'est là un trait typique de la mode de l'époque.

l'invention en est allemande et remonte à 1870) qui dictent à l'Europe entière le goût français, et ces mille détails frivoles qui ont toujours constitué la joie des femmes du monde entier.

* * *

Pour des dames suivant cette mode, l'humoriste Gavarni proposait de « faire élargir les rues de Paris ». En effet, à cette époque (1860-1865), les crinolines atteignirent des proportions exagérées, surtout pour le cas où plusieurs dames se réunissaient dans un salon. Les robes que nous présentons s'équilibrent en un certain sens car, tandis que le premier modèle unit à l'ampleur de la jupe une certaine austérité de coupe et d'ornements, le second, dont la partie inférieure est un peu moins ample, est surchargé de volants.

par les crinolines, les jupes commencent à se resserrer. Elles se raccourcissent sur le devant, mettant en relief les bas, qui prennent une grande importance: d'abord gris à noeuds rouges, puis de plus en plus voyants avec des ornements et des dessins en tous genres. Plus les jupes sont courtes sur le devant, plus les traînes s'allongent dans le dos: la femme apparaît comme bandée dans sa robe qui marque, en se resserrant sur les genoux, la ligne du corps, pour s'évaser jusqu'au coup de pied rendant la démarche de plus en plus difficile et compassée.

Les volants disparaissent; ils sont remplacés par les passementeries et les rubans. Les chapeaux sont petits et ils sont retenus non plus par un noeud sous le menton, mais par des épingles d'abord invisibles et par la suite de plus en plus apparentes. Les cheveux se portent en bandeaux noués sur la tête ou sur la nuque, et seules quelques boucles légères descendent sur le front. Le cou et les bras, souvent nus, s'ornent de bijoux. On fait une différence entre les bijoux pour le soir et ceux pour le jour, mais ils sont tous très voyants et de dimensions importantes.

Dans ce domaine encore, comme dans toutes les branches de la mode, c'est Paris qui dicte la loi. Depuis quelques années déjà, on imprime en France des revues de mode (cependant



Ces trois robes sont de la même époque (1878-1880). L'emploi des corsets à fanons de baleine amincit la silhouette féminine, dépouillée du surplus des ornements de jadis. La robe vert olive est très élégante, avec la jupe relevée sur un côté et une large bande de dentelle nouée par derrière. Toutes les proportions sont ramenées à des limites raisonnables; les manches ont perdu leur rembourrage et sont ornées aux poignets de légères dentelles. Un détail typique qui demeurera immuable pendant des années est le ruban de velours qui ceint le cou (personnage de gauche). On plaçait souvent en son milieu une épingale précieuse ou un camée.

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître

ARTS

SCIENCES

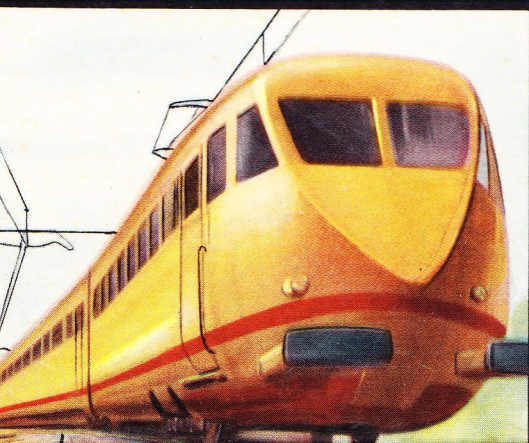
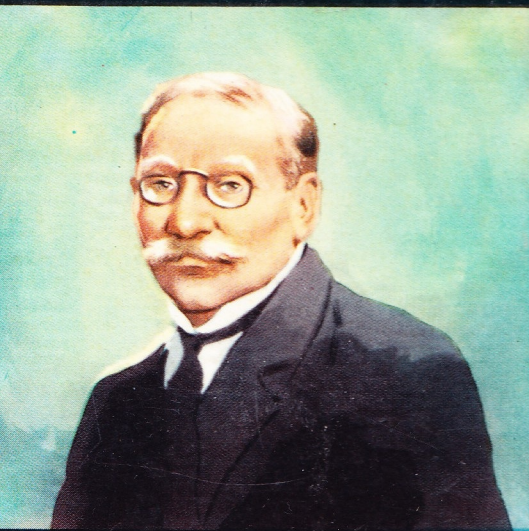
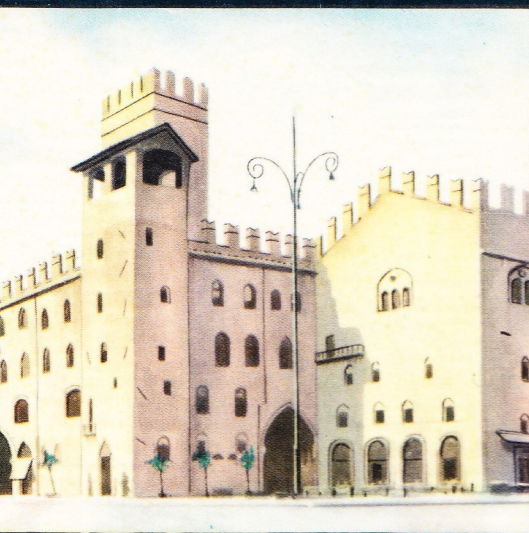
HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS





VOL. X

TOUT CONNAITRE

M. CONFALONIERI - Milan, Via P. Chieti, 8, - Editeur

Tous droits réservés

BELGIQUE - GRAND DUCHÉ - CONGO BELGE

AGENCE BELGE DES GRANDES EDITIONS s. a.

Bruxelles